

La voie du ciel

Assis sur son balcon, dans le noir, il attend. Depuis longtemps Polymnie l'a quitté, ne laissant derrière elle qu'une âme esseulée. Il était poète, devenu homme, il était oiseau, devenu morne. Alors, humble, il écoute, cherchant son amante partie dans les cris, dans les chants, dans les soupirs, égéries de ses longues nuits de martyre.

Ainsi, en cette douce soirée, sous le rond visage de Séléné, il observe, pensif, l'arbre en contrebas. Le chêne est là, grand, imposant sur le sol enneigé. Le chêne est las et l'homme le sent bien, écoutant, comme un ami, le cri de l'aïeul. Tout est calme, tout attend, suspendu aux lèvres de ce duo silencieux.

Le chêne, sous son feuillage encore vert
Se tient, seul, face à l'hiver
Et semble, visage enfermé dans le tronc
Hurler, pressant les murs de son étroite prison.

Il se dresse, fier, semblable aux poètes maudits
Tendant de tout son être à être compris
Mais le peuple, dans sa stupide frayeur
Eloigne le sage et couvre la Raison de fleur.

Le chêne a vu, le chêne vit
Et il restitue, dans un grand cri
Il hurle de tout son être contre la destinée
La hiérarchie, la tyrannie, la naïveté
Il peste sur l'homme, sur la stupidité
Mais surtout sur le temps, qui ne cesse de couler

Mais ce cri, du fond des âges
L'agonie d'un belle âme, blanche et sage
L'être humain, aveugle et sourd
Ne l'a pas entendu, dans le battement lourd
De l'horloge ou de la pluie, dans le crissement de l'insecte
dans les prières de l'ascète
dans le chant du tonnerre,
le murmure de la mer,
le vent qui dans les branches se déchaîne :

La lente mélodie de l'agonie du chêne.

Lentement l'homme pose sa plume et reprend, serein, une nouvelle feuille. Il se sent bien, il se sent fort. En son sein retentit le chant, sa voix mêlée aux autres. Ce poème était une page qui se ferme sur son œuvre, sur sa vie, mais il veut encore parler aux hommes, ses longues racines s'étendant dans le ciel infini. Alors il se penche à nouveau, arquant son corps engourdi, et se plonge avidement dans la douceur du papier. Il tente de saisir à nouveau cette flamme, cet instant d'immortalité qui lui a si longtemps fait défaut, cette déesse insaisissable, tirant les fils de ses passions et de ses maux.

L'être humain, à ses débuts,
bien avant la roue, la lyre, le mur
Observait, animal bien dépourvu,
le fier oiseau fendant l'azur.

Lui, cloué au sol
Rêvait, égoïste sans se l'avouer
De s'envoler, seul
Loin, au-dessus de la mêlée

Car si, au quotidien
L'homme est multitude
Quand lentement arrive la fin
Il fait face, dans toute sa solitude.

Face aux saisons, face aux années
Aux rides, aux douleurs que laisse le temps
L'homme pauvre est l'égal de l'homme bien né
Face à l'illusion d'un bonheur existant.

Mais parfois, dans l'obscurité
Seul vrai miroir, sans illusions et sans pitié
Naît la lumière, feu faible mais existant
Rendant l'homme solitaire, mais clair-voyant

Et soudain, l'éclairé, confronté à l'absurdité
Déployant ses immenses ailes
S'écarte du chemin, refuse de la heurter
Préférant la voie du ciel

Alors, serein, d'un lourd poids allégé
L'homme, souriant, se tourne vers l'obscurité
Et s'y jette, abandonnant son corps pas les années alourdi
Et s'envole, car l'impasse, c'est la vie.

Son bras ne tremble pas lorsqu'il écrit ces lignes. Il n'est pas bouleversé, ne regrette rien. Sur son visage, un sourire, celui d'un homme satisfait, ayant trouvé une réponse. Le sourire d'un homme face à l'évidence. Il se lève, étirant son corps, puis repose tendrement la plume dans l'encrier. Il s'approche de la barrière de son balcon et observe, en vainqueur, le monde s'étendant à ses pieds. Il voit comme il n'a jamais vu, écoute comme il ne l'a jamais fait. Il sent, en son sein, l'arbre apaisé, la nature, lentement, se remet à chanter.

Puis il se tourne vers le passé, brouillard noir de ses pensées, pardonnant ses erreurs, acceptant ses regrets, ses blessures et ses failles et puis, enfin, se regarde lui. Il se voit à sa table, durant des années, écrivant de son sang bleu sur le papier blanc, enfermé dans les vers, hors du temps. Il se voit doutant, riant, pleurant. Il se voit albatros, à l'écart des hommes, il se voit vieillir, ralentir, cherchant à se libérer du poids qui l'opprime, mais toujours retentit le bruit de la plume, douce maîtresse.

Il est libre, seul être conscient, empereur de ce monde sans habitants. À l'horizon paraissent déjà les premières lueurs. Il est encore temps, le monde n'est pas levé. Cette parenthèse, hors du temps, ne s'est pas encore refermée.

Il regarde une dernière fois ses affaires, mélancolique, se souvenant de chaque vers, chaque phrase. Il observe son bureau, sa plume, la chandelle allumée, les feuilles étalées et sourit, puis s'approche du bord et bascule dans le vide, car l'impasse, c'est la vie.

Il tombe, heureux, le temps ne coule plus. Il tombe, serein, loin de cette triste vie de bohème, écrivant, à l'encre rouge, le dernier de ses poèmes.